

—Ah ! On m'a affirmé qu'il était, comment dirai-je, très adroit, très débrouillard, et aussi très dévoué.

—On ne vous a rien exagéré.

—Seriez-vous assez bon pour vous charger d'une... commission de moi à lui ?

—Je n'ai rien à vous refuser, mademoiselle.

Elle a hésité, puis se décidant :

—Je voudrais connaître celui qui m'a sauvé des flammes, qui est assez généreux pour se taire... Mon père, vous le savez, a offert cent mille francs à celui qui le découvrirait. Je double cette somme. Écrivez à votre ami, je vous prie, dans les termes les plus pressants, dites-lui qu'il commence ses recherches de suite... sans prévenir papa, bien entendu.

—Ce sera fait dès aujourd'hui.

—Merci, monsieur... Ah ! ajoutez que je lui serai particulièrement reconnaissante et qu'il n'aura pas obligé une ingrate.

Je l'examinai. Son regard flottait plus loin que la Loire, plus loin que la colline, dans le vide... et ses yeux étaient humides.

Le sang grondait à mes tempes.

Je fus tenté de m'agenouiller devant elle et de lui dire : "Votre sauveur, c'est moi. Et je le prouve : vous étiez à tel endroit ; en vous évanouissant, vous avez prononcé telle parole. J'ai encore la branche de bruyère que vous portiez au corsage."

Je me contins, heureusement.

La commission est faite, mon cher ami, et vos recherches, du même coup, terminées. Pour un empire, pour la couronne de Rochegrosse, sa lignée d'aïeux et son yacht, je ne voudrais pas qu'Augusta apprit en ce moment, que je suis son sauveur...

Peu à peu, je le sens, elle s'abaisse jusqu'à moi.

Elle m'a reparlé de la légende arabe.

—Où l'avez-vous lue ? me demanda-t-elle.

Et, comme je balbutiais :

—Oh ! monsieur, vous l'avez inventée de toutes pièces.

Arthur, toujours aux aguets, a lancé ce mot qui nous a fait sourire :

—Parbleu !

—Mon étoile, là-haut, brille, à éclipser les autres, les millions d'autres qui gravitent autour d'elle...

Tout mon cœur vous salue, comme dirait Léonard.

—Et le mien te le rend, murmura Briollet. Ah ! la lettre suivante, je la connais, elle est, merci Dieu, assez chiffonnée. Heureux Marcel ! Il y a, décidément, une foule de divinités sur nos têtes ; des dieux pour les ivrognes, pour les reporters et pour les poètes. Relisons toujours.

Juillet, six messidor...

Je rentre mouillé comme un barbet, je change d'effets à la hâte, je me mets devant ma table, et je vous écris. Mon cœur bat encore. Les émotions que je ressens, je veux que vous les partagiez.

A trois kilomètres d'ici, en pleine forêt, est un castel en ruines, l'ancien manoir de Grandmont. C'est miracle que ces murailles noircies par le temps tiennent debout, après cinq siècles.

Olakay, craignant un éroulement, avait parlé de les jeter à terre, mais Augusta s'y est opposée.

Ces ruines faisaient si bien dans le paysage.

Or, ce matin, en déjeunant, nous avions parlé de Grandmont, des histoires qui courent sur le manoir.

Léonard, appelé, a juré ses grands dieux qu'il avait vu sur le coup de minuit, des revenants, une dame blanche au bras d'un chevalier noir dont les yeux lançaient des flammes.

—Vous riez, n'est-il ajouté en bralant la tête. Tout de même à la place de not' maître, je ferais raser le tout. Au reste, j'y mettrai la pioche moi-même... Quelques pierres à enlever et les murs dégringoleront.

—Il le ferait comme il le dit, s'écria Augusta ; aussi, aujourd'hui même, j'irai prendre croquis des ruines.

Peu après, elle sortait, seule, à cheval.

Nous partîmes, avec Arthur, pour la promenade quotidienne.

L'après-midi était brûlant. Les feuilles des arbres, recroquevillées par un soleil de plomb, pendaient immobiles.

Nous allions côte à côte, silencieux, dans le rectangle d'ombre projetée par les hautes futaies.

Tout à coup, au détour de l'allée, le manoir de Grandmont apparut, des murailles démantelées qui se dressaient, encore menaçantes, entre les chênes centenaires, les tours en ruines où grimpaient des lierres, un site tourmenté et sauvage.

—Quelle idée, fit Arthur, répondant à ma propre pensée, a eu ma sœur de s'aventurer, seule, en ce désert !

—En effet...

—Voulez-vous, reprit l'enfant, certain de me faire plaisir, que nous allions voir où elle en est de son croquis ?

J'en brûlais d'envie ; mais la crainte d'être importun, me retenait.

—Non, dis-je, il ne faut jamais déranger les artistes. Poussons jusqu'à l'étang des Sauvages.

C'est un étang superbe, en pleine forêt, un miroir où se reflète le bleu du ciel, où frissonnent les ombres des saules et des peupliers.

Le voici, endormi au creux du vallon. Pas un souffle n'en ride la surface étincelante.

La source s'échappe du coteau, retombe de roc en roc, avec un bruit de cascades, et va, à travers les joncs, mêler ses eaux à celles de l'étang.

J'arrête mon cheval.

Augusta est venue souvent rêver là. Une envie folle me prend de descendre, de m'asseoir à sa place favorite.

Arthur m'a compris, il me comprend toujours.

—Monsieur Marcel, si vous le permettez, j'irai jusqu'à la Carrière, chez le vieux Jérôme.

—Allez, mon enfant, lui dis-je.

Je rêve auprès de la source qui chante... Combien de temps ?

Je ne m'aperçois pas que la surface de l'étang s'est appâlie, que des nuées envahissent le ciel, que la chaleur, de lourde, est devenue écrasante.

Un galop retentit, sur la chaussée.

C'est Arthur qui revient.

—Vous n'entendez donc pas le tonnerre ? s'écria-t-il.

Rapidement, je remonte à cheval. La même pensée nous inspire, nous courons vers le manoir ; la nuée opaque s'avance derrière nous ; elle nous rejoint, elle passe sur nos têtes.

Des éclairs la déchirent incessamment.

Le vent tourbillonne en tempête, il tord les cimes, qui craquent, il gémit dans les profondeurs des taillis.

Le nuage a croqué ; des torrents d'eau s'abattent sur nous. C'est le déluge !

Enfin, nous arrivons !

Arthur, vaillant comme un homme, me suit de son mieux.

Le même cri s'échappe de nos bouches :

—Augusta !

Coup de tonnerre, suivi d'un craquement sourd, sinistre. Nous disparaissions dans un tourbillon de poussière.

Les murailles de Grandmont se sont écroulées.

Debout, sur les ébriés, je lance aux ruines le nom d'Augusta.

Ma voix se perd dans la tourmente.

Un cheval, le sien, passe auprès de moi, comme une flèche, criant au vent.

Alors, cette pensée, comme un clou, m'entre dans le cerveau :

Surprise par l'orage, Augusta aura cherché un abri dans les ruines !

Je saute à terre. Une brèche est devant moi dans le mur d'enceinte.

Je la franchis.

Je tombe en plein cataclysme, tout s'écroule autour de moi, des pierres sifflent à mes oreilles.

Je m'arrête...

Il m'a semblé entendre, vers les douves, un cri, un appel.

Là, coule d'ordinaire un ruisseau limpide ; aujourd'hui, c'est un torrent qui grossit de seconde en seconde.

—Augusta !...

Elle est là, son corps m'apparaît, retenu par sa robe, il flotte à la surface de l'eau.

Mon Dieu qu'elle est pâle.

Mais elle a disparu !

—Augusta !...

Comment, par trois fois, j'ai plongé dans le torrent, comment j'ai pu éviter les d'arbres emportés par la tourmente et qui s'entrechoquaient autour de moi ; comment j'ai pu la saisir et la ramener sur la rive ?... je n'en sais rien encore.

La pluie diminue... Le tonnerre gronde au loin.

Je me penche sur Augusta.

Ses yeux sont fermés.

S'ils allaient, mon Dieu, ne plus se rouvrir ?

Son visage est d'une blancheur de cire.

Quelqu'un s'agenouille auprès de moi. C'est Arthur qui s'écrie :

Oh ! monsieur Marcel, est-ce qu'elle est morte ?

J'ai appuyé l'oreille sur la poitrine d'Augusta : le cœur bat, faiblement, mais il bat.

Sauvée !

Je me relève et j'embrasse Arthur.

—Elle vit, lui dis-je, courez au château et revenez en voiture.

Je suis seul, avec elle : je viens, une deuxième fois, de l'arracher à une mort certaine !

Quelle joie pour son sauveur, et aussi quelle fierté !

Mais l'endroit n'est pas sûr, au milieu de ces ruines ; ou trouver un abri ?

Je regarde autour de moi.

A vingt mètres, un rocher surplombait et formait une sorte de grotte.

Avec des précautions infinies, je soulevai Augusta, je la pris dans mes bras.